

LES DOCUMENTS BLEUS

MAURICE GARÇON ET JEAN VINCHON

Le Diable

ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET MÉDICALE



nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE DIABLE ET SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES DIVINITÉS MALÉFIQUES

Il est fréquent, lorsqu'on recherche l'origine du Diable chrétien, qu'on veuille le rattacher à des croyances anciennes et antérieures à la religion chrétienne. Par des ressemblances plus ou moins vagues ou plus ou moins précises, on a pu parfois créer des équivoques qui sont susceptibles de faire naître d'assez graves erreurs, et il ne semble pas inutile au début d'une étude critique sur le Démon, tel qu'on le rencontre dans les enseignements de l'Église depuis une dizaine de siècles, de bien déterminer d'abord quelles sont ses origines et surtout de séparer clairement ses personnalités très particulières de celles qui peuvent lui ressembler et qui appartiennent à des religions précédentes, contemporaines ou voisines.

Le Diable chrétien, si on le considère dans la forme classique, qu'il a revêtu aux xv^e et

xvi^e siècles est, nous le verrons, un personnage infiniment complexe, de formation relativement récente. Sa forme, sa figure, son aspect, son caractère nettement déterminés et soigneusement étudiés tant par les théologiens que par les médecins et les jurisconsultes, se détachent très franchement des divinités, infernales ou maléfiques des diverses mythologies qui l'ont précédé. Ce qui a pu faire naître l'équivoque et faire confondre à tort les créations diverses de génies différents, c'est que toutes les croyances semblent participer de quelques idées fondamentales et métaphysiques assez simples, presque instinctives et par lesquelles ont été tranchés de façon commode, depuis l'aube même de l'humanité, des problèmes de morale élémentaire.

Les hommes portent une formidable hérédité de frayeurs. Avant d'être l'animal religieux dont on a parlé, l'homme fut un animal craintif. Pendant des millénaires, ignorant devant les phénomènes naturels, impuissant à se protéger contre les intempéries, les catastrophes de toutes sortes, voire même les bêtes, incapable d'entrevoir les raisons et les causes d'événements prodigieux et dignes de semer la terreur, il n'a pas su distinguer dans les objets extérieurs l'existence ou non d'un élément volitif. Projetant alors au dehors les volontés qu'il croyait voir s'exercer sur lui, il a, dans un premier effort d'imagination, peuplé le monde qui l'entourait de vies, de sentiments et de passions pareils aux siens.

Parmi les frayeurs imposées à l'homme par son ignorance, la crainte de la mort doit être comptée parmi les plus solides et les plus profondes.

Chaque individu non évolué garde en soi un sentiment instinctif d'égoïsme qui lui fait oublier l'échéance fatale. Cette échéance lui paraît, à vrai dire, contre-nature sinon impossible. Sa venue l'épouvante. La mort du voisin la lui rappelle, il s'effare, et s'aperçoit obscurément que le mort vit pourtant dans le souvenir des vivants et se perpétue dans leurs pensées. Dès ce moment il sort du néant et reprend une vie nouvelle purement spirituelle celle-là, plus ou moins dégagée des préoccupations terrestres selon le degré d'imagination de celui qui la crée. Les ancêtres, les amis ne sortent pas de la mémoire et rôdent plus ou moins désintéressés autour de ceux qui demeurent. Leur désintéressement, leur intérêt, leur hostilité en font des protecteurs ou des ennemis. Le culte des ancêtres apparaît réconfortant pour les vivants, assurés dès lors de ne plus disparaître entièrement.

Le mort participe de l'animisme universel et parce que les choses désormais douées d'une vie spirituelle demeurent identiques et paraissent tenir de l'éternité, l'homme lui-même s'élève à la hauteur des Dieux en acceptant la mort comme un passage du monde matériel au monde de l'au-delà.

Les inconnus diversement humanisés tantôt s'entendent et tantôt se contredisent. Au-dessus des querelles humaines et des intérêts humains, se jouent dans un domaine supérieur, invisible et inaccessible, les querelles des esprits. Leurs appétits, leurs intérêts sont pareils à ceux des hommes mais formidables et redoutables dans leurs conséquences terrestres.

Pour avoir cru comprendre le monde, l'homme s'est asservi davantage. Il ne cherche plus à percer les mystères qui, d'essence supérieure et divine, doivent échapper à son entendement jusqu'au jour lointain où, libéré des terreurs premières, il cherchera, avec un fol espoir, par une autre voie, la science, des déceptions nouvelles.

L'homme primitif a simplifié le monde en l'animant, chaque chose effrayante s'expliquant, et les causes inconnues paraissant s'éclaircir. Entouré de forces généralement anthropomorphisées, l'individu s'est senti moins isolé : il restait à implorer, à supplier, à se concilier les puissances étranges dont les manifestations fréquemment tangibles l'emplissaient d'une crainte révérentielle.

Ainsi, comme le fait remarquer M. Salomon Reinach, le mot religion implique, sans contrainte matérielle, une limitation de la volonté individuelle ou plutôt de l'activité humaine en tant qu'elle dépend de la volonté.

Peu à peu se crée la notion des choses permises et des choses interdites tantôt pour des raisons d'utilité, tantôt sans raison apparente et ce sont les *tabous*. L'âme des choses, la vie spirituelle des objets; l'esprit des morts, l'esprit des esprits qui est Dieu, créateur unique ou multiple, produisent une continuelle variété d'effets dont les hommes saisissent parfois ou croient saisir de vagues rapports. Ils devinent des divinités favorables et des divinités défavorables. La notion du bien et du mal, principe élémentaire dans les rapports sociaux, se prolonge dans l'empire des Dieux. Les uns sont bienfaisants, les autres maléfiques. On sup-

plie les premiers et on fait alliance avec eux pour se protéger des seconds.

Des observations empiriques font croire que certains signes, certaines paroles, sont susceptibles d'apaiser les uns et d'exciter les autres. Des plantes, des parfums paraissent jouir d'une vertu particulière. La découverte de certaines sympathies, quelques expériences et leur systématisation semblent avoir produit d'heureux effets. La religion prend une forme, un rituel s'établit : la confiance naît.

Mais l'homme s'accommode mal d'un rôle passif et impuissant. Rapidement il veut échapper à une servitude qui lui pèse. Fatigué d'obéir, il aspire à commander. Il cherche le défaut par où il peut saisir la divinité et l'asservir. La prière devient un ordre : la Magie apparaît.

Voltaire a dit d'elle qu'elle était le secret de faire ce que ne peut pas faire la nature. Cette définition est contestable. L'homme primitif ne peut pas concevoir ce qui est possible ou non à la nature. Il faut penser plutôt que la Magie n'a pour dessein que de contraindre la nature à faire, à un moment précis, ce qu'on suppose qu'elle pourrait faire librement, mais ne ferait pas nécessairement.

La Magie à l'origine ne s'écarte donc pas de la religion : elle est une des formes du rite et peut être impérative ou suppliante : c'est à son effet nécessaire et forcé qu'on en reconnaît la trace. La religion au surplus ne s'en sépare jamais complètement. Toujours dans ses rapports avec la divinité, l'homme religieux pratique une certaine magie dans la mesure où un certain acte ou une

certaine parole rituelle constitue une entente avec la force supérieure pour obtenir d'elle, et d'accord, un certain effet défini.

On conçoit cependant que si la simple invocation ou la prière est généralement respectueuse et souvent timide, l'ordre magique plus audacieux et par lequel l'homme commande à Dieu s'embarrasse moins de scrupules. L'humanité s'est élevée assez haut pour se croire la faculté de dominer, à sa fantaisie et à son heure, celui ou ceux qu'elle ne faisait jusque-là qu'implorer. L'homme, devenu le maître, donne libre cours à ses instincts : il sollicite le plus souvent le secours de la force supérieure, qui ne peut plus lui résister, pour des fins matérielles et utilitaires sans se préoccuper de morale. C'est la satisfaction des passions.

Par là, la Magie d'abord simple manifestation d'une foi permise est devenue synonyme de science dangereuse et réprouvée. Peu à peu, l'emploi de la force magique a tendu le plus souvent à l'illicite et à l'interdit, en ce sens qu'il n'a visé qu'à satisfaire des désirs ou des besoins matériels de tout ordre, depuis la volupté jusqu'à la vengeance et au crime.

Ainsi, tandis que s'était établi le grand dualisme du bien et du mal dont les hommes étaient les témoins et les jouets, la religion pure s'est peu à peu séparée, en apparence, de la Magie en raison des tendances opposées de ceux qui pratiquaient cette dernière. Sans doute, nous l'avons dit, la religion conserve une part de magie mais, dans le langage populaire, Magie et Mal finissent par se confondre. Qu'on prenne

la lutte entre Indra, dieu du ciel et Vrita, démon de la nuit qui forme le thème constant des hymnes de Rig-Veda, ou les combats d'Ormuz et Ahriman, principe de lumière et principe d'obscurité, ou l'opposition dans la mythologie égyptienne de Râ et de Set, ou la rivalité de Jehovah et du Démon dans le vieux Testament, presque toujours la Magie se retrouve plus spécialement du côté maléfique, et le Deutéronome porte contre les magiciens des peines exemplaires.

C'est que la Magie se confond souvent aussi dans les religions évoluées avec toute une série de connaissances, qui procurent, à ceux qui la pratiquent, un pouvoir surnaturel : médecine, astrologie, enchantements.

Insensiblement le magicien est passé du Bien au Mal, pressé qu'il est d'obtenir ce qu'il veut. Maître à son tour, il a cessé de s'adresser à la divinité bienfaisante, pour faire appel seulement à la force mauvaise asservie à ses instincts mauvais. Dissimulé, il transmet des recettes pleines de dangers ; caché, il participe aux mystères les plus redoutables. On le craint. L'homme pieux s'écarte de lui, l'homme méchant a recours à lui.

C'est dans cette mesure seulement, que le Diable chrétien se rattache à des traditions plus anciennes ou concurrentes. Si on considère le Diable comme l'esprit du mal, adversaire de Dieu esprit du bien, il est incontestable qu'il appartient à une tradition vieille comme les hommes mêmes et leurs premières croyances.

Mais chaque religion a différé profondément non seulement dans la représentation mais en-

core dans la forme des manifestations qu'elle attribue à ses divinités. Le pouvoir de chacune d'elles, ses caractères particuliers, son aspect, le culte même qu'on lui rend, varient d'une croyance à l'autre, selon les tendances ethnologiques de ses créatures.

Sans doute, un esprit curieux peut faire des rapprochements, mais, les faisant, il semblera souvent doué d'une subtilité trop grande et rechercher d'impossibles liens entre des traditions qui n'ont aucun rapport.

A prendre impartialement et sans idée préconçue, la démonomanie chrétienne, telle qu'elle a été décrite par les hommes de la Renaissance, il faut reconnaître qu'on ne peut réellement la rattacher à rien d'identique. Il ne faut assurément pas exagérer trop catégoriquement cette affirmation. Peut-être ne serait-il pas impossible de-ci de-là de retrouver certains rameaux égarés de vagues superstitions païennes, mais ce qu'on peut affirmer c'est qu'elles sont sans grande importance.

Les ressemblances qui ont paru plus précises demandent quelques éclaircissements.

Une observation d'ordre assez général est qu'on ne peut guère supposer de croyance sans cérémonie rituelle, manifestation extérieure par l'invocation, la supplication ou l'ordre à la force obscure. Les rapports de l'homme et de ses Dieux se réduisent bien rarement à une simple contemplation ou à une pure méditation intérieure. Généralement, la manifestation de la foi se traduit par des paroles à haute voix, des gestes et quelquefois des menaces. Mais vouloir trouver

entre toutes ces expressions de sentiments un lien unique sans solution de continuité paraît, bien qu'on l'ait parfois cherché, une tentative impossible. S'il est vrai que les religions s'empruntent parfois l'une à l'autre des lambeaux de légendes, l'identification qu'on pourrait faire entre eux serait peu raisonnable.

Le rapprochement apparent qu'on semble pouvoir entreprendre, vient de ce que les hommes ont peu de moyens d'extérioriser leurs sentiments. Il n'est guère, répétons-le, de manifestation culturelle extérieure, sans la célébration d'un sacrifice réel ou symbolique, sans la célébration de cérémonies qu'elles soient silencieuses et contemplatives ou bruyantes et frénétiques. Mais de même que le rêve, qui transforme mais ne crée pas, est toujours la perception nouvelle d'une image amoindrie ou augmentée, de même l'ordre et la qualité des signes extérieurs, qui sont à la portée de l'homme pour exprimer ses sentiments, se réduisent à des représentations sensorielles peu nombreuses.

C'est ainsi par exemple que le Sabbat classique, fête diabolique et orgiaque, comprendra tout ce qu'on est habitué à rencontrer dans une fête, c'est-à-dire un repas, de la musique, des danses et des paillardises.

Faudra-t-il rapprocher du Sabbat démoniaque toutes les fêtes en l'honneur d'une divinité où se retrouveront ces caractères ? Découvrira-t-on dans les fêtes orgiaques de l'antiquité païenne des rapports étroits avec la cérémonie sacrilège célébrée en l'honneur du Diable. Devra-t-on, parce qu'aux dyonisiaques on s'enivrait, on

buvait, on chantait, on dansait, relier les exploits des sorcières du xvi^e siècle aux frénésies antiques ? Il nous apparaît que ce serait commettre une lourde erreur. Michelet l'a clairement exprimé lorsqu'il a écrit : *Il faut dire les Sabbats, ce mot a désigné des choses fort diverses selon les temps.*

Ainsi si l'on prend le Sabbat dans le sens large de fête rituelle païenne ou démoniaque, il est toute cérémonie cultuelle destinée à célébrer la joie de vivre d'une vie matérielle, mais si au contraire on applique à ce mot son sens véritable, tel qu'il nous a été transmis par la langue de l'Eglise, il est seulement la cérémonie diabolique et impie des temps chrétiens, faite pour rendre un hommage sacrilège à l'ange déchu, symbole du mal et de la perversité.

Le Diable chrétien a donc une personnalité propre, indépendante de celles des autres divinités plus ou moins mauvaises qu'on peut rencontrer dans les mythologies voisines.

Il participe seulement dans son essence d'une idée générale qui domine à peu près toutes les religions. Il est la représentation d'un des éléments du contraste entre le bien et le mal, il répond pour l'humanité à un besoin d'équilibre moral. Mais il s'éloigne des autres représentations du même symbole mythique comme les religions, presque toutes parties de l'animisme, ont suivi des carrières différentes selon le caractère ou la race des hommes qui les ont faites.

CHAPITRE II

LES ORIGINES DU DIABLE CHRÉTIEN

L'Ancien Testament débute, pourrait-on presque dire, par un exploit du Démon. Le Serpent apparaît dès l'origine de la Genèse. Par son intervention qui domine l'humanité, toute la tradition biblique est imprégnée de sa présence. Pourtant il faut reconnaître que l'esprit du mal est rarement nommé directement.

Sans doute il rôde à toutes les pages, accompagne et protège la race de Caïn, oblige l'Eternel, tant il corrompt les hommes, à exterminer le genre humain par un déluge universel. Cham, fils de Noé, retomba sous l'empire du Démon, et la lutte éternelle recommença.

Il serait superflu de vouloir rechercher à travers les textes de l'Écriture toutes les interventions de l'esprit du mal, telles que les ont dégagées les innombrables théologiens qui se sont attachés à la question. Ce qui est plus important c'est de retrouver, ainsi que nous l'avons fait prévoir au

chapitre précédent, la magie assimilée de très bonne heure aux manifestations maléfiques.

Lorsque Moïse et Arron, voulurent persuader le Pharaon, qu'il fallait laisser partir le peuple hébreux et lui démontrèrent par des prodiges la volonté de Dieu, le démon, pour empêcher les événements de s'accomplir, vint à la rescousse : « Pharaon appela des sages et des enchanteurs et les magiciens d'Egypte en firent autant par leurs enchantements (1). »

Jehovah dans ses lois ordonne : « Tu ne laisseras point vivre la Magicienne (2) ». Au Lévitique a condamnation de la Magie est répétée : « Ne vous tournez point vers ceux qui évoquent les esprits ; ne les recherchez point de peur de vous souiller avec eux (3) » et : « si quelqu'un s'adresse aux morts et aux esprits pour se prostituer après eux, je tournerai ma face contre cet homme et je le retrancherai du milieu de son peuple (4). »

Le Deutéronome contient un chapitre à peu près entier contre la divination et la Magie (5) et Saül chassa les Magiciens et les Devins de ses états (6), mais dans un moment d'erreur il consulta la Pythonisse d'Endor (7).

Lorsqu'un exemple est donné de l'impiété de Manassé roi de Jérusalem il est dit : « ...il observait les songes, il suivait les augures, il s'adonnait à l'art de la Magie, il avait auprès de lui des

(1) Ex., VII, 11.

(2) Ex., XXII, 18.

(3) Levit., XIX, 31.

(4) Levit., XX, 6.

(5) Deut., XVIII, 9 à 23.

(6) Rois, I, XXVIII, 3.

(7) *Ibid.*, 7.

magiciens et des enchanteurs et commit beaucoup de maux devant le Seigneur qui en fut irrité (1) ». Au contraire, lorsque Jérémie conseille la soumission au roi de Babylone, craignant l'intervention des mauvais esprits, il s'écrie : « ...et vous n'écoutez pas vos prophètes, vos devins, vos songeurs, vos astrologues, vos magiciens... car c'est le mensonge qu'ils vous prophétisent (2) ».

Daniel, Hananias, Mischael et Azarias inspirés par Dieu se montrèrent devant Nabuchodonosor « dix fois supérieurs à tous les magiciens et astrologues qui étaient dans tout le royaume (3) ». Pourtant le roi était entouré de magiciens, d'astrologues et d'enchanteurs qui lui expliquaient ses songes (4), et tous s'avouèrent vaincus devant le pouvoir supérieur du véritable prophète animé de l'esprit divin (5). Enfin, Malachie, oracle de l'Éternel, s'est écrié : « Je m'approcherai de vous pour le jugement et je me hâterai de témoigner contre les enchanteurs (6) ».

La haine des magiciens demeura vivace dans le Nouveau Testament. Simon le Magicien est dénoncé dans les actes des apôtres (7) et le faux prophète Barjesus, frappé de cécité par miracle, est un magicien que Paul appelle fils du Diable (8).

Si le Démon est peu nommé dans la Bible et si

(1) Paralip. XXXIII, 6.

(2) Jérém., XXII, 9, 10.

(3) Daniel, I, 20.

(4) *Ibid.*, II, 2, 10, 17; IV, 7; V, 7.

(5) Daniel, V, 11 et suiv.

(6) Malach., III, 5.

(7) Act., VIII, 9.

(8) Act., XIII, 6 et suiv.

l'on parle implicitement de son intervention par le secours de la Magie, il est au contraire clairement désigné dans les Evangiles et les ouvrages dont l'ensemble constitue le Nouveau Testament. Le Diable apparaît personnellement, il se révèle autrement que par les prodiges dont il favorise ses fidèles : c'est lui-même qui tente Jésus au désert et le transporte au pinacle du Temple (1).

Pour le développement clair de notre exposé, il nous paraît nécessaire de signaler les passages où les manifestations diaboliques prennent une allure particulièrement caractéristique et dont nous aurons à nous occuper par la suite. Les synoptiques ont rapporté en effet des descriptions très précises dont nous chercherons l'explication et le fondement dans la seconde partie de notre ouvrage.

Pendant sa tournée en Galilée, on amena à Jésus ceux qui étaient travaillés de diverses maladies et de cruelles douleurs, les possédés, les lunatiques et il les guérit (2). Fréquentes, sont ces guérisons de possédés. A Capharnaüm et aux environs il fait sortir également les démons du corps des démoniaques (3), au pays de Gadare il force le Diable à s'évader du corps des hommes pour passer dans le corps des pourceaux (4). Par Jésus encore, le muet recouvra la parole lorsque Satan fut évanoui (5), et le Christ donna à ses disciples la puissance qu'il faut pour chasser les esprits impurs (6).

(1) Matt., IV, 1 à 10; Marc, I, 12-13; Luc, IV, 1-13.

(2) Matt., IV, 24; Marc, I, 35-39.

(3) Marc, I, 23-28; Luc, IV, 31-37; Matt., VIII, 16.

(4) Matt., VIII, 28-34; Marc, V, 1-20; Luc, VIII, 26-29.

(5) Matt, IX, 32-34; Luc, XI, 14; Marc, IX, 17.

(6) Matt., X, 1 et 8; Marc, III, 15, VI, 7; Luc, X, 17 à 21.

La seule approche du Sauveur remplissait les Démons de terreur ; ils se prosternaient devant lui (1) et lorsque les Scribes le voulurent discréditer, ils l'accusèrent seulement d'être le Prince des Démons (2). Les Démons eux-mêmes par la bouche des possédés reconnaissaient être légion (3). Marie-Madeleine avait été possédée par sept d'entre eux (4).

Lorsque Jésus voulut donner un gage de sa puissance à Hérode, il dit aux siens : « Allez dire à ce renard que je chasse les démons (5) ». Enfin la trahison de Judas Iscariote s'expliqua pour Luc par ce fait que le Démon était entré en lui (6).

La tradition recueillie dans le quatrième évangile, néglige presque entièrement les questions démoniaques. Tandis que les synoptiques se sont attachés à rapporter toutes les guérisons miraculeuses, Jean n'en fait pas état, et les rapports de Jésus et du Démon sont à peu près passés sous silence. Le Christ Johannique ne chasse pas Lucifer.

A la vérité, le Diable et son règne sont, dans cette œuvre, passés dans un domaine principalement d'ordre moral. Il semble que les possédés soient les incrédules et les pécheurs. Parlant aux Juifs, le Christ leur dit : « Le père dont vous êtes issus, c'est le Diable, et vous avez la volonté d'accomplir les désirs de votre père (7) ». Satan

(1) Marc, III, 11.

(2) Marc, III, 22 ; Matt., XII, 22-30, Luc, XI, 14-32.

(3) Marc, V, 8 et 9 ; Luc, VIII, 27.

(4) Marc, XVI, 9-10 ; Luc, IX, 2.

(5) Luc, XIII, 32.

(6) Luc, XXII, 3.

(7) Jean, VIII, 44.

apparaît comme le symbole de l'erreur vivante comme le Christ est la vérité vivante. La vieille dualité a un caractère positif, son influence, pour être moins matérielle et peut-être moins grossière, n'en apparaît pas moins continuelle. Lorsque les Juifs disent au Christ : « Un démon est en toi », il répond : « il n'y a point de démon en moi, mais j'honore mon père et vous, vous me déshonorez ». Mais quand Jésus ajoute : « si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort », les juifs répondent : « Maintenant nous savons que tu as un démon; Abraham est mort ainsi que les prophètes et tu dis... es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort (1) » ?

Pour Saint Jean, avoir en soi un démon, c'est moins être matériellement possédé que plutôt être inspiré par l'esprit du mal. L'accusation revient à plusieurs reprises. Après avoir entendu la parabole du Bon Pasteur, les juifs répètent encore : « il a en lui un démon et il a perdu le sens (2) ».

L'Évangéliste a éliminé les cas de possession, le Diable est devenu plus spirituel et c'est dans le cœur de Judas qu'il pénètre pour amener la trahison (3).

Les actes des apôtres sont remplis de récits diaboliques plus précis et qui rappellent ceux de Marc, Luc et Matthieu.

Les villes voisines de Jérusalem sont pleines de possédés (4) et les Démons jettent de grands cris

(1) Jean, VIII, 48.

(2) Jean, X, 21.

(3) Jean, XIII, 27.

(4) Act., V, 16.

COLLECTION PSYCHOLOGIE

Depuis cinquante ans environ, divers domaines de connaissances ont apporté à la psychologie concrète de l'homme un certain nombre de *faits*. Psychanalyse, psychologie — individuelle, caractérologie, biologie, marxisme, d'autres attitudes de l'esprit ont apporté, avec leurs systèmes (sujets à discussion par leur nature même), des découvertes, des informations, des observations spécifiques.

Nous voulons nous attacher ici, non aux systèmes, mais aux domaines ; donner au public de plus en plus étendu qui s'intéresse à l'homme concret l'exposé des faits qui lui permettra de le mieux comprendre — sous une forme accessible et non technique, mais avec les garanties dont est parfois privée la vulgarisation.

Sigmund Freud

NOUVELLES CONFÉRENCES SUR LA PSYCHANALYSE

Traduit de l'allemand par ANNE BERMAN

18 fr.

W. Stekel

LA FEMME FRIGIDE

Traduit de l'allemand par le D^r J. DALSACE

27 fr.

L'ÉDUCATION DES PARENTS

LETTRES A UNE MÈRE

20 fr.

Alice Balint

LA VIE INTIME DE L'ENFANT

Traduit du hongrois par L. GARA

16 fr. 50

Franz Alexander et Hugo Staub

LE CRIMINEL ET SES JUGES

Traduit de l'allemand

20 fr.

C. G. Jung

LE MOI ET L'INCONSCIENT

Traduit de l'allemand par A. ADAMOV

21 fr.

Gaston Bachelard

PSYCHANALYSE DU FEU

22 fr.

A paraître

Ray Strachey

LE FANATISME

Extraits des papiers de HANNAH WHITALL SMITH

Traduit de l'anglais et préfacé par S. MARTIN-CHAUFFIER

Theodor Reik

COMMENT ON DEVIENT PSYCHOLOGUE